

manda un énorme garde national qui paraissait de fort mauvais humeur.

La question fut répétée par un autre sédentaire aussi maigre que son camarade était gras, et, les passants s'étant réunis à la force publique, un groupe fut bientôt formé.

Landreau cherchait une réponse quand un petit homme contrefait perça la foule et, en jouant des coudes, réussit à se placer au premier rang.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Tiens, c'est vous citoyen Taupier ! s'écria le garde national gras.

— Ma foi ! je n'en sais rien encore. C'est ce gaillard-là qui se sauve et il doit avoir des raisons pour ça.

— Parbleu ! je crois bien, dit le bossu, c'est un déserteur !

— Regardez son pantalon de moblot.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

## LES KANAKS

DE LA

NOUVELLE-CALÉDONIE

## Histoire de la belle Nou et du forçat Henri

V

Henri resta huit jours dans son cabinet, sans que rien fût décidé sur le sort qui lui était réservé.

L'évasion dont il s'était rendu coupable devait avoir pour effet de resserrer la surveillance autour de lui, et de rendre plus pénible la captivité à laquelle il était condamné.

Il fallait donc subir le sort qu'il s'était fait, et attendre patiemment la décision qui ne devait pas tarder à être prise.

Il en était là, quand un matin Bermend entra dans son cachot.

Il y avait alors quinze jours qu'Henri avait été réintégré au pénitencier.

Du premier coup d'œil, et malgré l'obscurité, il reconnut tout de suite le visiteur.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est vous, maître Bermend ?

— Moi-même... répondit ce dernier.

— Vous êtes venu faire un tour à Nou-méa ?

— Comme vous dites.

— Et, vous trouvant si près de moi, vous n'avez pas voulu repartir sans prendre de mes nouvelles ?

— Est-ce que ce n'est pas aimable de ma part ?

Henri fit entendre un ricanement.

— Cela dépend... répliqua-t-il ; j'aurais bien mieux aimé que vous ne m'eussiez pas arrêté.

— Bah ! il n'y a pas de mal qui ne serve à bien, riposta Bermend.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que j'ai à vous parler.

— A quel propos ?

Bermend parut réfléchir, et Henri vit un sourire plisser ses lèvres.

— Ah !... vous êtes un cachotier... vous, reprit-il peu après.

— Comment cela ? dit Henri.

— Dame ! vous ne m'avez pas raconté votre histoire.

— Quelle histoire ?

— Celle de votre évasion... parbleu !

— A quel propos ?

— C'est bêtise... il y a quelquefois des choses intéressantes dans des machines comme celles-là... d'abord... on rencontre des sauvages... ils veulent vous manger... ils vont vous tuer... et vous êtes tout à coup sauvé par une femme jeune et belle.

— D'où tenez-vous ces détails ?

— De quelqu'un qui les connaît bien.

— Auriez-vous vu... la belle Nou ?

— Allons donc !

— Elle est ici ? Vous lui avez parlé ?

— Oui, mon ami, oui, je lui ai parlé... c'est elle qui m'a raconté votre histoire... et, foi de Bermend, je déclare que vous avez eu une chance dans votre malheur.

Henri prit sa tête dans ses mains... c'est à peine s'il croyait à ce qu'on lui disait.

— Allons ! allons ! dit alors Bermend, je ne veux pas vous faire languir davantage... le gouverneur a autorisé votre femme à vous voir... vous allez l'écouter... et nous déciderons après ce qu'il y aura à faire.

Bermend fit quelques pas vers la porte, et comme il allait en franchir le seuil, une femme se précipita dans le cachot, et courut se jeter frémissante dans les bras du prisonnier.

— Toi ! toi ! ici... dit ce dernier au comble de l'étonnement... mais que s'est-il passé ?...

La jeune femme se prit à sourire, et leva les yeux au ciel...

— Je n'y ai pu tenir... répondit-elle... après huit jours d'une mortelle attente... inquiète, troublée, désespéré de ne point te voir revenir... j'ai quitté mon père et la tribu.

— Mais où allais-tu ?

— Je savais le chemin que tu avais pris en nous quittant, et mon dessein bien arrêté était de suivre ta piste avec la patience que les Kanaks déploient à la poursuite de leurs ennemis ; — c'est la haine qui les guide, eux ; moi, c'est l'amour.

— Pauvre femme !

— Ah ! ce n'a pas été sans difficulté... vingt fois j'ai perdu la trace, vingt fois je l'ai retrouvée... et ce n'est qu'après être sortie de cette mortelle forêt où j'ai failli mourir de terreur, qu'enfin j'ai reconnu l'empreinte de tes pas et la direction définitive de ta marche.

— Je m'étais égaré.

La jeune femme prit les mains du prisonnier, et les porta avec attendrissement à ses lèvres.

— J'ai tout compris, dit-elle ; et, bien que la certitude de ton arrestation m'ait causé un cruel chagrin, cependant j'ai été soulagée d'un poids bien lourd en songeant que, si tu étais prisonnier, du moins tu étais vivant... alors je n'ai plus eu qu'une idée : celle de te sauver.

— Insensée !

— Non ! non ! moins insensée que tu ne le crois... car hier soir, dès mon arrivée, j'ai pu parler au gouverneur, et j'espère qu'il m'accordera ta liberté.

— Il te l'a dit ?

— Les hommes de sa nation tiennent toujours la parole qu'ils ont donnée.

— Et il t'a donné la sienne ?

— Il a juré !...

Il y eut un moment de silence... Puis la jeune femme reprit :

— Cela t'étonne, n'est-ce pas ? dit-elle ; et tu as raison, parce que je ne t'ai pas tout dit.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Ecoute... tu sais que la tribu à laquelle commandant mon père est une des plus importantes et des plus redoutables de l'île... Jusqu'ici, elle a résisté à toutes les avances du gouverneur... et a repoussé énergiquement toute tentative d'invasion... cependant, la soumission de mes frères serait d'un grand et salutaire exemple, et, ceux-ci une fois réduits, les autres ne tarderaient pas à se soumettre... Eh ! bien, j'ai promis au gouverneur, en échange de ta liberté...

— Quoi... qu'as-tu promis ?...

— Je me suis engagée à lui livrer les miens...

— Que dis-tu ?

Henri avait fait un mouvement instinctif à l'idée de cette trahison.

La jeune femme se prit à sourire amèrement.

— Oh ! je comprends, dit-elle : tu t'effrayes à la pensée de ma résolution, tu as peut-être horreur de moi, parce que je suis prête à trahir les miens ; — tu me connais mal, mon ami, et je veux que tu me connaisses mieux — écoute-moi donc.

La jeune femme s'assit à ces mots sur une botte de paille, et força son époux à s'asseoir à ses côtés... puis elle reprit d'un accent ému :

— J'ai été élevée, je te l'ai dit, poursuivie-elle, par des hommes de ton pays qui sont venus dans notre île apporter le culte de leur Dieu... ils m'ont appris à aimer ce qui est beau et juste, et en même temps à repousser ce que j'avais jusqu'alors accepté comme ceux de ma tribu... Chez les Kanaks, la femme n'a jamais su ce que c'était que l'amour, et c'est toi seul qui m'as fait comprendre qu'il y avait pour elle un autre rôle à remplir, plus grand, plus élevé, plus saint... la famille !...

Eh ! bien... ma vie est désormais indis-

solument attachée à la tienne... Hier j'étais femme... demain je puis être mère !

— Est-ce possible !... interrompit le transporté.

— Eh ! que m'importent les hommes de ma tribu, qui, si je retourne vers eux, me tueront sans pitié, et mangeront ma chair ?... Non ! non ! je veux rester près de toi... je veux te suivre partout, dussé-je pour cela, si je le puis, enseigner à tes frères le moyen de se rendre maîtres de notre pays.

VI

Nous n'avons pas l'intention de raconter comment s'y prit la belle Nou pour mettre à exécution le projet qu'elle avait conçu.

Mais il est certain que, peu de jours après les propositions qu'elle avait faites au gouverneur, une expédition était résolue et se mettait en marche dans la direction indiquée par elle.

Il fut convenu que l'on sommerait le chef de la tribu que l'on voulait réduire de se rendre à Nouméa pour y faire acte de soumission et que, dans le cas d'un refus, le détachement se rendrait en armes sur le territoire de la tribu, à l'effet d'y dresser le pavillon français et faire ainsi acte de souveraineté.

Laissons la parole à un témoin oculaire de cette expédition, M. Alfred Jacobs :

— Lorsque les deux bâtiments chargés de nos soldats se présentèrent devant les côtes, un nombre considérable de pirogues se détachèrent du rivage, et les naturels montèrent à bord avec familiarité, en témoignant des dispositions amicales...

C'était toujours ainsi que les relations commençaient avec les naturels — mais on était payé pour ne pas se fier à ces démonstrations.

D'ailleurs, si les Kanaks étaient accourus en foule, leur chef s'était prudemment abstenu.

Alors fut détaché l'officier chargé de lui porter l'ultimatum du gouvernement.

Sur les indications de Nou, il remonta une rivière assez forte, qui traverse la tribu, et ayant sauté à terre avec quelques hommes, il alla droit à la case du chef, auquel il fit part de ce qu'on exigeait de lui.

Le chef était soucieux et taciturne, et il ne répondit pas tout de suite.

Seulement il demanda à l'officier si sa fille n'était pas dans l'embarcation qui l'avait amené.

Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il demanda à la voir.

Ce qui lui fut refusé...

Alors, après quelques hésitations, il promit de se rendre le lendemain sur la plage, dans le village principal, avec ses guerriers, pour assister à la prise officielle de possession.

Le lendemain donc, huit embarcations se détachèrent de la corvette et du brik, portant deux cent cinquante hommes et cinq obusiers.

Elles se dirigèrent vers la plage, opérèrent leur débarquement au milieu d'un concours immense de guerriers armés de fusils, d'espèces de zagaies et de haches en fer qui, dans les tribus en rapport avec les Européens, remplacent le casse-tête en pierre verte.

L'acte de possession fut lu par le commandant et traduit par un indigène des missions.

Le drapeau français fut déployé, salué de trois décharges de mousqueterie et de vingt et un coups de canon...

Puis les 250 soldats défilèrent devant le drapeau, pendant que le chef et les principaux de la tribu signaient l'acte d'occupation et de souveraineté.

La vue de tant d'hommes armés de fusils, celle des obusiers, le bruit des canons de la corvette, firent une impression profonde sur les sauvages... et ce fut des hourras, des cris, des danses indescriptibles...

Seul, au milieu de ce désordre général, le chef restait soucieux et à l'écart.

L'officier s'enquit du motif de sa tristesse... il remua doucement la tête. — Je sais que ma fille est ici, répondit-il, et j'aurais voulu la voir.

L'officier n'avait plus aucune raison de

lui refuser cette satisfaction, puisque l'on avait obtenu de lui tout ce que l'on désirait...

Il fit donc signe à Nou, qui approcha troublée et profondément émue...

Le père et la fille s'embrassèrent avec effusion.

Puis, pour cacher son trouble, le vieux chef l'entraîna loin des regards de tous... et quelques minutes après leur disparition, un épouvantable cri se fit entendre qui glaça de stupeur tous les assistants.

Que se passait-il... ? — On courut voir... Et le plus horrible spectacle s'offrit à tous les regards.

La belle Nou gisait étendue sur le sol, la tête fracassée et sanglante.

Et, debout près d'elle, son père la contemplait d'un regard cruel et froid.

Ce misérable venait de la tuer !

## NOS GRAVURES

## Le docteur Tardieu

Un des hommes qui honoraient le plus la profession médicale vient de lui être enlevé ; M. le professeur Tardieu a succombé, le 11 janvier, à la maladie dont il était atteint depuis quelques jours.

M. Ambroise Tardieu était né à Paris, le 10 mars 1818 ; reçu docteur en 1843, il fut successivement médecin en chef de l'hôpital Lariboisière, membre du comité de consultation et d'hygiène publique, expert près la cour d'appel de Paris, suppléant et ensuite professeur du cours de médecine légale à la Faculté, et doyen de la Faculté de médecine.

M. Tardieu a fait partie du conseil municipal de Paris, dont il avait été élu membre par le 6<sup>e</sup> arrondissement, le 15 novembre 1864. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1858. Président du comité consultatif d'hygiène depuis 1867, M. Tardieu était commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages de médecine, et surtout un manuel de pathologie et de clinique médicales. C'est principalement comme médecin légiste que M. Tardieu s'était fait une grande réputation.

## Les embarras de bébé

Bébé est une charmante petite fille, pleine de bonne volonté... surtout lorsqu'il s'agit d'opérer le transport à la cuisine ou à la salle à manger, des friandises dont elle aura sa part.

Aujourd'hui, quand s'est rapprochée l'heure du déjeuner, Bébé s'est subrepticement glissée à la cuisine, sans même attendre que sa toilette fût terminée. De quoi doit se composer le déjeuner ? — De café au lait. — Mais le lait n'est pas encore là ; il est serré dans l'office. Viendra-t-il à point ce lait, pour l'appétit plus frais que de coutume, et l'impatience naturelle de Bébé ?

La charmante enfant semble en douter ; car elle s'élançait vers l'office, et déjà fait tourner la clef dans la serrure du buffet.

— Bébé, qu'allez-vous faire ? — Chercher le lait. — Vous êtes trop petite, le bol est trop lourd ; vous ne pourriez pas, vous ne saurez pas le porter ; vous verserez le liquide appétissant ; vous... vous... que sais-je !

Bébé ne répond pas ici ; mais le buffet s'est ouvert, et les deux bras chargés du bol envié, plein de lait jusqu'au bord, Bébé commence le premier acte de sa marche solennelle.

O vous que la maturité de l'âge a mis au courant des lois de la gravitation, vous frémissez, en voyant, dès les premiers pas de Bébé, et malgré ses précautions, le précieux liquide pencher sensiblement.

Mais le présomptueux Bébé a compté sans les incidents qui naissent sous ses pas. Il ne faudrait pas qu'il y eût un chat à dix lieues à la ronde, pour que le transport solennel d'un bol de lait pût se faire longtemps sans un chat à sa suite. Bébé échappera-t-il à l'aventure ?

Non ; Minet n'a pas eu dix lieues à faire pour prendre position sur les flancs de l'opération. Il suit la petite fille, en